

# Étude socioterminologique du vocabulaire de l'esclavage pour la constitution d'un glossaire bilingue gungbe-français

Charles Dossou Ligan (Abomey-Calavi)

---

## Abstract

Sometimes, language codifies phenomena differently, depending on several parameters that need to be accommodated under social aspects. This work proposes a terminology of slavery based on certain common designations of acts and actors of slavery and the slave trade itself. The working method adopted consisted in exploring the language of the designations and searching for their equivalents or the etymology of the concepts. This involved describing the process of capturing, buying and selling, transporting and exploiting slaves, followed by the construction of a lexical field. It emerged that the terms that codify the slave or slavery in Gungbe vary in the social environment according to several parameters linked to the experience or perception of the speaker.

---

## 1 Introduction

Des centaines de travaux de recherche et de publications ont été consacrés à la traite atlantique ou traite négrière du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle et à l'esclavage domestique qui est antérieur à ces derniers. La plupart des recherches ont été menées par des historiens, anthropologues, sociologues et psychologues. Elles ont aussi porté sur des aspects linguistiques comme c'est le cas de l'éminent linguiste togolais Lébéné Philippe Bolouvi (1994) qui s'est intéressé à l'origine et au sens de certains termes afro-brésiliens.

Pendant quatre siècles, en effet, le Noir a été soumis aux enchères économiques, idéologiques, religieuses et philosophiques des bourreaux venus de l'Europe et des Amériques pour assujettir ceux qu'ils ont considérés comme des bêtes de somme, des sans humanité, des proies faciles, des animaux dignes d'être exploités pour tous types d'ignominie ou encore des hypothèques taillables et corvéables à volonté. Les profiteurs continuent sûrement de jouir de leurs forfaits, dans le même temps, les descendants des soumis et leurs cousins restés en Afrique subissent toujours sous diverses formes les effets de ce drame inoubliable qui a marqué l'histoire de l'humanité. Cela dit, le vécu des hommes et des femmes qui ont enduré cette tragédie de dessouçage de leurs territoires peut être mieux compris à travers les désignations résilientes par lesquelles ils étaient nommés dans les langues africaines. Jewsiewicki (2013) s'est interrogé sur la manière par laquelle on pourrait condamner l'esclavage, célébrer la résilience voire l'héroïsme des anciens esclaves ; comment éviter la banalisation de l'esclavage légalisé mais aussi condamner le servage, le travail forcé ou les avatars contemporains de l'esclavage. Si la question, dit-il, n'est pas académique, il y a néanmoins lieu de reconnaître que certaines de ses

questions ne sauraient, de notre point de vue, avoir de réponses claires et objectives pour toutes les sociétés esclavagisées si des travaux, notamment de clarifications sémantiques, ne sont pas consacrées aux différents aspects de cette tragédie dont les vestiges se retrouvent évidemment et de façon durable dans le langage.

L'un des défis des langues africaines est celui de l'enrichissement conceptuel pour leur assurer sauvegarde et promotion de façon plus structurée et intensive. Cette activité a l'avantage de contribuer à documenter les savoirs et les langues qui véhiculent le potentiel culturel et patrimonial. Le présent article s'inscrit dans la suite logique de deux précédents travaux ayant porté sur la thématique de l'esclavage. Celui-ci propose, in fine, un glossaire bilingue (gungbe-français) pouvant servir plus tard à la production d'un dictionnaire thématique.

Un inventaire des désignations courantes relatives à la traite négrière et à l'esclavage a été fait dans le cadre de ce travail. Les données sont classées, décrites puis analysées sous le prisme de la socioterminologie, approche théorique développée par François Gaudin (2003).

## 2 Méthode et matériels

Selon Iroko (2003 : 20, 82), les nécessités commerciales et la prépondérance de tel ou tel objet de commerce sur une portion donnée de la côte des esclaves ont conduit navigateurs et marchands de l'époque à procéder à un découpage théorique, mais jamais fantaisiste, des côtes ouest-africaines. Tout au long de sa durée, la traite négrière a mis en scène d'un côté les négriers européens, et de l'autre les partenaires Noirs qui provenaient du milieu Yoruba, mais en général de l'aire culturelle Ajatado dans la mesure où les entités politiques, dont ils étaient des ressortissants, appartenaient à ce même espace socioculturel. La traite ne s'était pas faite de façon uniforme d'une portion de la côte africaine à l'autre. Si les esclaves étaient composés de captifs pris lors des pillages, razzias et guerres menées contre les groupes socioculturels de la côte et de son hinterland, plus particulièrement les Nago et les Mahi dont les régions étaient d'importants réservoirs d'esclaves (cf. Iroko 2003 : 74), une partie des paisibles citoyens terrorisés – par l'impérialisme aboméen – et constitués en captifs de guerre était envoyée dans les domaines agricoles royaux, certains étaient distribués aux guerriers méritants et aux dignitaires tandis que d'autres étaient immolés aux mânes des ancêtres lors de la cérémonie annuelle des coutumes; le reste était envoyé à Ouidah pour être vendu aux négriers (cf. Iroko 2003 : 77). Des rapt de personnes isolées qui subissaient des sévices corporels avant d'être ligotées puis emmenées aux négriers ou vendues dans les marchés d'esclaves de Porto-Novo, Adjara, Ganvié, Abomey-Calavi, Hêvié, etc. (cf. Iroko 2003 : 83) font partie des techniques.

À travers la littérature, on s'aperçoit que plusieurs stratégies ont été déployées par les pratiquants de la traite négrière et de l'esclavage pour arriver à leurs fins. Il s'agit, entre autres, du piégeage impliquant l'usage d'une encolure, d'une ceinture ou de la chaîne; le recours à des traitements inhumains, dégradants; l'exploitation visant l'absorption de l'énergie de l'esclave; l'achat et la vente de personnes; l'hypothèque ou mise en gage; le confiage, etc. Les données relatives à ces stratégies ont été identifiées et collectées durant quatre années dans les pratiques langagières en gungbe, langue transfrontalière commune à la République du Bénin et à la République Fédérale du Nigeria. Elle est surtout pratiquée dans les régions méridionales des deux pays qui ont une longue et riche histoire commune dont celle de l'esclavage.

Au fur et à mesure de leur identification, les données ont été consignées dans une grille de notation. Elles ont été ensuite transcrites au moyen de l'alphabet des langues nationales du Bénin avant d'être classées par rubriques. Il s'en est suivi une recherche des équivalents en français; celle-ci s'est faite en s'appuyant sur la segmentation des taxons en vue de la restitution des signifiés des morphèmes constitutifs. Plus d'une soixantaine d'unités taxinomiques ont fait l'objet d'analyse dans le cadre de ce papier.

### 3 Résultats

Le corpus de l'étude est présenté de façon ordonnée et chronologique en partant des unités terminologiques simples vers les unités terminologiques plus complexes. Ainsi, quelques unités terminologiques (*en italique*) ont été constituées à partir de la combinaison des bases lexicales décrites ci-dessous :

**kàn** 'corde, fil, câble, chaîne, encolure ou ceinture'  
**gbè** 'la vie, le monde' > *gbèmè* 'dans la vie, dans le monde'  
**gbé** 'diaspora' < *gbě* 'champ, brousse' > *gbéta* 'exploitation' > *gbějí* «à l'étranger» > *gbémè* «en diaspora, en aventure» >

*gbénu* 'au bout de...'  
**glè** 'champ' > *glèta* 'champ + tête' (au champ)  
**afɔ** 'pied, pas'  
**dè** 'faire, dessiner'  
**jè** 'venir à, être à'  
**ali** 'chemin, voie' >

Plusieurs autres unités lexicales, dont les sens sont indiqués entre griffes, participent à la construction de la terminologie de l'esclavage en gungbe. Il s'agit notamment de :

*mè* 'gens, individu'  
*mɔ* 'piège'  
*nɔ* 'rester'  
*nu* 'bout, embout'  
*nya* 'chasser'  
*nyí* 'nom'  
*sa* 'vendre'  
*sèn* 'servir, adorer'

*(a)sí* 'main'  
*tɔ* 'morph. d'agent'  
*wle* 'capturer'  
*xɔ* 'acheter'  
*xwé* 'maison, domicile, chez'  
*azɔn* 'activité professionnelle; travail'  
*zɔnlin* 'marche'.

Les termes dérivés ci-dessous nommant l'esclavage, l'esclave et d'autres notions y relatifs, sont formés par la combinaison du morphème principal *kàn* et des unités lexicales précédemment présentées. Ce sont, par exemple :

#### **kànumɔ**

<i>kàn</i>	<i>nu</i>	<i>mɔ</i>
corde	bout	piège

'dispositif de corde, câble ou fil servant à piéger'/  
 'méthode de piégeage par encordage ou encolure'

#### **kànumɔnɔ**

<i>kàn</i>	<i>nu</i>	<i>mɔ</i>	<i>nɔ</i>
corde	bout	piège	possesseur

'encordé ; esclave ; personne piégée par encordage/encolure'

**kànumòglè**

*kàn nu mò glè*  
 corde bout piège champ/plantation/exploitation  
 ‘exploitation de l’esclave dans une plantation’

**kànumòzǎn**

*kàn nu mò zǎn*  
 corde bout piège travail  
 ‘travail digne d’un esclave ; forçage’

**kànumònyí**

*kàn nu mò nyí*  
 corde bout piège nom  
 ‘dénomination d’un esclave’

**kànumògbè**

*kàn nu mò gbè*  
 corde bout piège vie  
 ‘vie d’esclave’

**kànumògbě**

*kàn nu mò gbě*  
 corde bout piège lieu/territoire  
 ‘en esclavage ; en situation d’exploitation/d’esclavage’

**kànumògbějí**

*kàn nu mò gbě jí*  
 corde bout piège lieu/territoire sur  
 ‘sur un territoire d’esclavage’

**kànumògběta**

*kàn nu mò gbě ta*  
 corde bout piège lieu/territoire tête  
 ‘en territoire d’esclavage’

**kànumògběmè**

*kàn nu mò gbé mè*  
 corde bout piège lieu/territoire dans/en  
 ‘en état d’esclavage ; en hypothèque’

**kànumògběnu**

<i>kàn</i>	<i>nu</i>	<i>mò</i>	<i>gbě</i>	<i>nu</i>	<div style="border-left: 1px solid black; border-right: 1px solid black; height: 100px; margin: 0 auto; width: 10px;"></div>
corde	bout	piège	lieu/territoire	bout	
‘en situation de traite, en position d’exploitation’					

**kànumòxwé**

*kàn nu mò xwé*  
 corde bout piège domicile  
 ‘lieu de détention des esclaves/maison des esclaves’

**kànumòzɔnlin**

<i>kàn</i>	<i>nu</i>	<i>mò</i>	<i>zɔnlin</i>
corde	bout	piège	marche
'démarche esclavagiste'			

**kànumònfɔdɔdɛ**

<i>kàn</i>	<i>nu</i>	<i>mò</i>	<i>nò</i>	<i>(a)fɔ</i>	<i>dɔdɛ</i> < <i>dɛ</i> /extraire, soulever
corde	bout	piège	rester	pas/pied/marche	action de lever/soulever
'Démarche de soumission ; marche forcée ; attitude de dépendance'.					

**kànumòlinu**

<i>kàn</i>	<i>nu</i>	<i>mò</i>	<i>(a)li</i>	<i>nu</i>
corde	bout	piège	voie	bout
'directive de dépendance ou de soumission'.				

**kànumòglèta**

<i>kàn</i>	<i>nu</i>	<i>mò</i>	<i>glè</i>	<i>ta</i>
corde	bout	piège	ferme/exploitation	tête
'Ferme où sont exploités les esclaves'.				

Au regard des données précédentes, l'esclavage est perçu et compris comme une forme de soumission à la volonté d'autrui; le fait d'être sous l'emprise ou la domination d'un exploiteur sans possibilité de s'y soustraire ou de revendiquer. Cela dénote l'astreinte, de l'état de vulnérabilité ou de fragilité de la personne soumise qui est dans les liens de son maître. D'où l'intervention du terme *kàn* (corde) autour duquel se construit plusieurs unités de désignation.

Parfois, le terme *confiage* est perçu comme une forme d'esclavage, en particulier lorsqu'il crée une dynamique de pouvoir où une personne domine et contrôle l'autre. Les termes qui l'expriment sont, entre autres :

**mèsíninò**

<i>mè</i>	<i>(a)sí</i>	<i>ninò</i> < <i>nò</i> /rester
ind.	main	fait d'être/rester
'confiage est utilisé en situation de discours pour signifier, <i>esclavage</i> '.		

**mèkànnu**

<i>mè</i>	<i>kàn</i>	<i>nu</i>
ind.	corde	bout

Dans la corde d'autrui

'Esclavage, détention, astreinte vécue auprès de quelqu'un'

**mèkànnuninò**

<i>mè</i>	<i>kàn</i>	<i>nu</i>	<i>ninò</i> < <i>nò</i> /rester
ind.	corde	bout	le fait de rester
'Détention en esclavage'.			

L'hypothèque ou la mise en gage peuvent être perçues comme une forme d'esclave et codifiée par le langage à travers l'usage de termes comme *afā* 'garantie ; gage' dont les dérivés se présentent comme suit :

**afànu**

*Afà* *nu*  
garantie ; gage bout  
'placé sous garantie ; en gage'

**Afàsú**

*Afà* *sú*  
garantie ; gage payer  
'hypothèque'

**afàgbénu**

*afà* *gbé* *nu*  
garantie ; gage lieu/territoire bout  
'en hypothèque, mis en gage (en esclavage)'

**afànumè**

*afà* *nu* *mè*  
garantie ; gage bout dans/en  
'forçat; hypothèque; esclave'

**sú afà**

*sú* *afà*  
payer garantie ; gage  
'mettre en gage ; hypothéquer'

**dè sòn afànù**

*dè* *sòn* *afànù*  
enlever, ôter de hypothèque  
'ôter de la mise en gage ; déshypothéquer'.

**afàsúvò**

*afà* *sú* *vò*  
garantie ; gage payer finir  
'usage irrationnel ; incontrôlé ; exagéré de quelque chose'.

Autour de l'esclavage s'organisent plusieurs activités dont l'achat et la vente de personnes. L'esclavage est dès lors assimilé à ces deux opérations qui, dans les pratiques langagières, sont rendues par les termes que voici :

**mèxixò**

*mè* *xixò*  
individu acheté  
'personne achetée ; achat de personne humaine'

**mèsisa**

*mè* *sisà < sà/vendre*  
ind. vendu  
'personne vendue ; vente de personne humaine'

**mèwlésa**

*mè* *wlé* *sa*

ind. attraper/traquer vendre  
 'action de traquer et de vendre des personnes humaines'

**mèxòtò**

mè xò tó  
 ind. acheter suf. d'agent  
 'acheteur d'êtres humains'

**mèsatò**

mè sa tó  
 ind. vendre suf. d'agent  
 'vendeur d'êtres humains'

**mègbényinya**

mè gbé nyinya < nyà/chasser  
 ind. lieu/territoire chasse  
 'la chasse à l'homme'

**mègbényatò**

mè gbé nya tó  
 ind. lieu/territoire chasser suf. d'agent  
 'chasseur d'homme'

**mèsinsèn**

mè sìn sèn < sèn/servir  
 ind. servir  
 'soumission à l'exploitation'.

Par ailleurs, des traitements nécessitant une grosse débauche d'énergie humaine sont assimilés à l'esclave. Ils sont aussi codifiés dans le langage par le terme *ogbà* dont le sens exact n'est pas facilement appréhendable. Toutefois, à partir des termes *sèngbà* «exercer un travail dur en épuisant ses énergies au profit d'autrui» et *gbàsèntó* «le forçat ou l'esclave», on déduit que le terme *ogbà* est un désignateur d'esclavage ou de forçage. Il s'agit peut-être d'un archaïsme qui a survécu dans le langage moderne. On sait que le mot *gbà* dans le vocabulaire courant désigne «casser, briser» et que les forçats, selon les histoires locales et même d'ailleurs, ont été soumis à de durs travaux tels que le concassage de pierres pour la construction d'infrastructures (ponts, chaussées, bâtiments). Par analogie au mode d'exploitation des forçats qui consiste à les épuiser au travail, on pourrait retenir que *gbà* signifie sans nul doute *exploiter jusqu'à épuisement de l'énergie*. Ainsi, *ogbasinsèn* serait assimilable à l'esclavage tandis que *ogbàsèntó* est l'esclave ou le forçat. Dans la même logique, *zǎnvún* [zǎn/utiliser; vún/déchirer] «utiliser, exploiter jusqu'à épuisement» est un autre synonyme de forçage.

Dans les pratiques langagières des Gunnu, comploter, vendre les secrets et livrer quelqu'un s'expriment par le vocable *sàmèdù*. Ainsi, on a :

**sàmèdù**

Sà mè dù  
 Vendre ind. manger  
 'vendre quelqu'un'

**mèsàqù**

<i>mè</i>	<i>sà</i>	<i>qù</i>
ind.	vendre	manger

‘action de vendre un individu ; complot ; trahison’.

**mèsàqùtó**

<i>mè</i>	<i>sà</i>	<i>qù</i>	<i>tó</i>
ind.	vendre	manger	morph. d’agent (auteur).

‘vendeur d’être humain, comploteur, traître’.

En effet, au nombre des stratégies qu’utilisaient les négriers pour assujettir les Africains à l’esclavage, figurent aussi le renseignement et l’espionnage qui permettent de détecter les Noirs répondant aux normes de leurs activités funestes. L’espion, la plupart du temps est rémunéré pour son acte. C’est une sorte de vente de son prochain; d’où *sàmèqù* ‘vendre quelqu’un’ ou *mèsàqù* ‘action de vendre quelqu’un’. Ainsi, le fait de troquer des informations précises de quelqu’un à l’ennemi contre compensation est un espionnage, certes, mais il insinue la trahison, la trahison ou l’esclavage également. De nos jours, ceux qui se comportent ainsi sont considérés comme des esclavagistes.

Certains termes relatifs à la dépendance, le traitement dégradant ou l’abus sont assimilés à l’esclavage. Ce sont par exemple :

**mèlònukpikón**

<i>mè</i>	<i>(a)lò</i>	<i>nu</i>	<i>kpón</i>
ind.	main	bout	voir

‘action de regarder la main d’autrui ; dépendance’

**mèlònukpóntó**

<i>mè</i>	<i>(a)lò</i>	<i>nu</i>	<i>kpón</i>	<i>tó</i>
ind.	main	bout	voir	morph. d’agent

‘parasite ; dépendant’

**tènòkpónmètó**

<i>tè</i>	<i>nò</i>	<i>kpón</i>	<i>mè</i>	<i>tó</i>
debout	rester	regarder	ind.	morph. d’agent

‘dépendant’

**tenòkpóntó**

<i>te</i>	<i>nò</i>	<i>kpón</i>	<i>tó</i>
debout	rester	regarder	morph. d’agent

‘maître’

Si *mèlònukpóntó* et *tènòkpónmètó* doivent surveiller la main d’autrui pour satisfaire ses besoins, parce que dépendants, *tènòkpóntó* par contre est le *maître*, le *sauveur*, l’*aide*, le *soutien*, le *secours*. Il n’est pas à confondre avec le terme *tènòtò* [tè/debout; nò/tenir; tó/agent] qui est souvent employé pour désigner le *témoin* ou l’*avaliseur*.

Dans certains cas, les enfants enrôlés dans des travaux durs tels que le concassage de pierres sont perçus par la société comme des esclaves dans la mesure où ils sont exploités hors du giron familial censé leur assurer une protection contre toutes formes de dangers. La ratification en



2001 des conventions 138 et 182 de l'OIT (cf. OIT 2015) relatives à l'âge minimum d'accès au travail et aux pires formes de travail des enfants, respectivement, par le Gouvernement béninois est un signal fort de la participation du Bénin, à l'instar d'autres pays membres de l'OIT, à la lutte contre les travaux durs ou dangereux qui peuvent compromettre la vie des enfants. Indépendamment des enfants esclaves, vendus ou achetés au marché d'esclaves au même titre que les adultes, la société a aussi codifié la maltraitance subie par les enfants placés ou confiés comme une forme d'esclavage. Ainsi, l'usage des termes *vímèsí*, *vímède* ou *alònuḡbòví* renvoie à cette perception d'enfants maltraités ou exploités économiquement.

#### **vímèsí**

<i>ví</i>	<i>mè</i>	<i>(a)sí</i>
enfant	ind.	main

'enfant placé'

#### **vímède**

<i>ví</i>	<i>mè</i>	<i>de</i>
enfant	ind.	chez

'enfant confié'

#### **alònuḡbòví**

<i>alò</i>	<i>nu</i>	<i>ḡbò</i>	<i>ví</i>
main	bout	agneau	enfant

'enfant assimilé à un agneau tenu en main'

Enfin, les concepts liberté, autonomie et indépendance sont codifiés dans le langage par le vocable *mèḡḡsijije* ou *mèḡḡkànnujije*.

#### **mèḡḡsijije**

<i>mè</i>	<i>ḡḡ</i>	<i>(a)sí</i>	<i>jije &lt; jè/arriver</i>
ind.	soi-même	main	action d'arriver

'arrivée dans les mains de soi-même' ; le fait d'être soi-même ; autonomie, indépendance, liberté'.

#### **mèḡḡkànnujije**

<i>mè</i>	<i>ḡḡ</i>	<i>kàn</i>	<i>nu</i>	<i>jije &lt; jè/arriver</i>
ind.	soi-même	corde	bout	action d'arriver

'liberté, autonomie, indépendance'

Cela peut paraître curieux que la dénomination de la notion de liberté fasse intervenir le morphème *kàn* qui fait penser à encordage ou encolure. En réalité, dans la communauté locutrice du gungbe, la personne libre ne dépend plus d'autrui certes, mais elle s'impose peut-être des contraintes ou des restrictions rappelant l'idée d'astreinte volontaire.

## **4 Discussion**

Les résultats de la recherche montrent que l'esclavage vécu ou perçu est conceptualisé et codifié dans le langage à travers l'usage de plusieurs groupes de termes qui se rapportent à l'encordage, l'achat-vente, l'exploitation, l'hypothèque, la maltraitance, la dépendance, la trahison et les travaux forcés, pour ne citer que ceux-là. Ces formes de soumission, d'emprise ou de domination ont entraîné en gungbe une dynamique lexicale notamment qui s'active autour du morphème *kàn*. Elles rappellent les stratégies déployées tant par les négriers que par les anciens souverains

pour mettre sous leur joug ou à leur service des personnes traquées, massacrées, mises en esclavage ou tuées dans les exploitations au cours de leur asservissement au bonheur des “maîtres” ou des “seigneurs” des territoires d’expédition. L’histoire raconte que :

[...] les Noirs, séparés par l’océan, ne disposaient pas de moyens pour franchir cette immense nappe d’eau de toutes les grandeurs et de toutes les profondeurs, soumises aux tempêtes les plus déchirantes qui décourageaient toutes leurs tentatives d’aller au-delà. Ils furent contraints par l’esclavage et la traite négrière à devenir les obligés de ces hommes tout blancs qui brandissaient des armes à feu, tiraient à froid sur tous ceux qui tentaient de les approcher, abattaient les singes qui sautaient de branches en branches, tiraient, tuant en vol les oiseaux, etc.

(da Silva 2017 : 216).

À la différence des rois d’Abomey qui accomplissaient des rituels sacrificiels à la mémoire de leurs morts ainsi que leur commandent les croyances, les Blancs, eux, étaient méchants non pas par ignorance, mais de manière délibérée ; la bestialité en eux avait pris le dessus sur l’humain, raconte da Silva (2017 : 215). Le commerce des esclaves était lucratif pour le Dahomey qui vendait les prisonniers de guerre (cf. da Silva 2017 : 73). Porto-Novo, à l’instar de Badagry, a connu un essor économique et social en prenant place dans le commerce transatlantique au point de devenir même un carrefour et port de commerce de l’empire Yoruba d’Oyo d’une part et de connaître une léthargie paralysante à l’abolition de la traite (cf. ibd. : 64). Le nom *Porto-Novo* – *Nouveau Port* ou *Port Nouveau* en français – doit son origine au commerce transatlantique. En effet, le Portugais Eucaristus de Campos l’a découvert en 1752 et c’est en 1758 que le Brésilien Joao de Oliveira l’a ainsi baptisé.

La variation des termes désignant esclave et esclavage est liée aux différentes formes que pouvait prendre le phénomène mais aussi à la perception ou à la représentation des usagers de la langue à l’époque. Ainsi, les subtilités remarquées dans la terminologie de l’esclavage relèvent à la fois des manifestations et de l’imaginaire linguistique des locuteurs. Cette idée rejoint Straus (1973) qui affirme :

la diversité des termes, utilisés par les Grecs ou les Romains d’Egypte pour désigner les esclaves, ne signifie nullement qu’il y avait une différence de statut ou de type d’esclaves. Je crois, tout simplement qu’ils employaient le vocabulaire qui était à leur disposition et qui était riche.

(Strauss 1973 : 349)

L’esclavage serait-il toujours présent dans la mémoire des locuteurs ? Tout porte à le croire. Car, l’usage de termes tels que *ovisisa* ‘vente d’enfant’ ou *kàndókò* ‘encordage’ sont encore en usage dans le langage courant. Si le premier est relatif à la traite des enfants, le second, quant à lui, est souvent employé pour représenter le mariage – dans l’imaginaire de certains – même si le terme *alòwiwlé* [<alò/’main’; wlé/’tenir – prendre’] est le plus usité pour symboliser une alliance entre deux êtres qui sont appelés à vivre le meilleur et le pire. Il ne s’agit pas d’esclavage au vrai sens du terme comme on le dirait pour le mariage de chambre qui n’a aucune valeur légale, cependant l’union entre l’homme et la femme s’assimile parfois à la dépendance ou à l’absence de liberté.

L’exploitation des êtres humains a également des teintes locales qui ne sont pas toujours rendues visibles dans les écrits. Ainsi, dans les récits populaires de l’Ouémé<sup>1</sup> notamment, l’histoire

<sup>1</sup> Département où le gungbe est majoritairement parlé en République du Bénin

raconte que certains richissimes hommes d'affaires exploitaient leurs concitoyens dans des travaux champêtres contre rémunérations jugées insignifiantes. Ces fortunés prenaient aussi en gage d'immenses étendues de terres auprès des personnes à qui ils faisaient des prêts pour payer des taxes et impôts. Mieux, des jeunes femmes ou jeunes gens valides seraient aussi hypothéqués auprès des riches contre des prêts financiers. Ils servent à travailler dans des exploitations agricoles pour accroître la fortune de leurs « maîtres ». C'est ainsi que des personnes dont les noms sont devenus des patronymes populaires ont bâti leur empire financier sur l'exploitation économique ou des actions d'hypothèque. Très souvent, ces garanties humaines ou immobilières entrent dans le patrimoine desdits maîtres lorsque les prêts ne sont pas remboursés avec intérêts dans les délais impartis. La survivance des termes relatifs à l'esclavage est due à plusieurs facteurs dont les perceptions ou représentations collectives d'une part mais aussi la colonisation et les faits d'histoire locale qui ont impacté le langage. Cela justifie la circulation des termes précédemment présentés même si l'esclavage a été aboli.

## 5 Conclusion

Plus d'un siècle après l'abolition de la tragédie qui a déshumanisé le Continent africain, la langue, telle une mémoire vive ou un support ethnographique, a sauvegardé à travers le vocabulaire les faits qui ont constitué la source de douleurs ou de mépris des Noirs dans le monde jusqu'à nos jours. Le vocabulaire de l'esclavage en gungbe est à l'image de la diversité des stratégies de capture, de regroupement, de vente/achat, d'exploitation, de maltraitance et d'hypothèque des esclaves qui ont caractérisé l'ignominieux commerce triangulaire. L'étude socioterminologique de l'esclavage fondé sur la collecte, le traitement, le classement et la diffusion des termes courants y a trouvé sa principale motivation. L'analyse a montré que, quels que soient la condition et le statut de l'esclave, – qu'il soit de case, de cour, de maison, de travail, de situation, vendu, ou personne en servitude – il subit une forme d'humiliation, de déshumanisation, d'infantilisation qui dégrade sa dignité d'homme. Enchaîné, encordé, maltraité, vendu ou hypothéqué, le captif est opprimé, exploité ou abusé. Les locuteurs actuels et futurs des langues africaines pourront se servir des résultats de ce travail pour apprécier la profondeur de cette tragédie ainsi que le pouvoir de la langue en tant qu'archive ou mémoire vive qui conservent les faits passés et présents tout en projetant les futurs sous forme de vocables.

## Références bibliographiques

- Bolouvi, Lébéné Philippe (1994) : *Nouveau dictionnaire étymologique afro-brésilienne : afro-brasilerismes d'origine Ewe – Fon et Yoruba*. Togo : Presse de l'Université du Bénin.
- Gaudin, François (2003) : *Socioterminologie. Une approche sociolinguistique de la terminologie*. Bruxelles : de boeck duculot.
- Iroko, Abiola Félix (2003) : *La côte des esclaves et la traite atlantique : les faits et le jugement de l'histoire*. Cotonou : Nouvelle presse publications.
- Jewsiewicki, Bogumil (2013) : « Exposer l'esclavage : synthèse générale ». *Africultures, les mondes en relations*. [africultures.com/exposer-lesclavage-synthese-generale-11563/](http://africultures.com/exposer-lesclavage-synthese-generale-11563/) [19.07.2025].
- OIT (2015) : Organisation internationale du Travail : *Version des conventions n° 138 et n° 182 de l'OIT sur le travail des enfants destinée aux jeunes*. [ilo.org/fr/publications/version-des-conventions-no-138-et-no-182-de-loit-sur-le-travail-des-enfants](http://ilo.org/fr/publications/version-des-conventions-no-138-et-no-182-de-loit-sur-le-travail-des-enfants) [19.07.2025].

Straus, Jean A. (1973) : « La terminologie de l'esclavage dans les papyrus grecs d'époque romaine trouvés en Égypte ». *Actes du colloque sur l'esclavage*. Besançon 2–3 mai 1973. Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté. [persee.fr/doc/girea\\_0000-0000\\_1976\\_act\\_4\\_1\\_944](https://persee.fr/doc/girea_0000-0000_1976_act_4_1_944) [19.07.2025].